

Fiche pédagogique

De l'autre côté

Sortie prévue en salles
14 novembre 2007



Film long métrage,
Allemagne/Turquie, 2007

Titre original : Auf der anderen Seite

Réalisation : Fatih Akin

Interprètes : Nurgül Yeşilçay,
Baki Davrak, Patrycia Ziokłowska,
Nursel Köse, Hanna Schygulla

Production : Corazon international, Anka Film

Distributeur en Suisse : Cineworx

Version originale allemande et turque (sous-titres français et allemands)

Durée : 2h02

Festival de Cannes 2007 :
Prix du scénario
Prix du jury oecuménique

Public concerné :
Age légal 14 ans / Age suggéré 14 ans

Résumé

Immigré en Allemagne, Ali est veuf. Il décide de vivre avec Yeter, une prostituée d'origine turque comme lui. Le fils d'Ali, Nejat, découvre que cette femme envoie presque tout son argent en Turquie pour payer des études supérieures à sa fille.

Après la mort accidentelle de Yeter, Nejat se rend à Istanbul avec l'espoir de retrouver cette jeune fille prénommée Ayten. Mais cette activiste politique a déjà gagné l'Allemagne pour échapper à la police...

A Hambourg, Ayten sympathise avec Lotte, une étudiante allemande séduite par le charme et l'engagement politique de la jeune Turque. Elle lui propose de l'héberger, malgré les réticences de sa mère.

Arrêtée et placée en détention, Ayten est reconduite en Turquie. Lotte décide de tout plaquer et de rejoindre son amie. Mais elle se heurte à une bureaucratie pesante et désespère. Elle rencontre Nejat. Un événement tragique va rapprocher encore certains protagonistes de cette histoire...

Commentaires

Né en 1973 à Hambourg de parents turcs, Fatih Akin s'estime partagé entre deux cultures. Elevé en Europe, il avoue entretenir une relation d'amour et de haine avec la Turquie : « Plus je tourne en Turquie, plus j'essaie de comprendre ce pays. Mais plus je le comprends, plus je suis triste. Je déteste la politique et la nationalisme. Il faut voir ce qui se passe là-bas actuellement... L'histoire se répète. Les mêmes erreurs sont commises, comme toujours. J'aime ce pays, mais tourner en Turquie me pompe mon énergie, mes larmes et mon sang ».

Après un premier long métrage présenté à Locarno en 1998 (« Kurz und Schmerzlos », Léopard de Bronze), Fatih Akin a fait sensation en 2004 à Berlin, en remportant l'Ours d'or avec « Gegen die Wand » (« Head On »), un film déjà marqué par des personnages très forts issus de l'immigration turque en Allemagne.

Investi à fond dans ce projet, Fatih Akin s'est senti ensuite assez emprunté pour rebondir, guetté par la pression de devoir faire mieux encore. C'est la naissance de son premier fils, en 2005, qui a constitué un tournant : en même temps que la pression artistique s'envolait, le réalisateur s'est senti investi de nouvelles responsabilités, qui ont

Disciplines et thèmes concernés

Histoire - Géographie :

Le rôle de l'Empire ottoman et de la Turquie dans l'évolution des Etats et de l'espace européen. Les rapports entre l'Europe et l'Asie mineure. L'adhésion de la Turquie à l'Union européenne (raisons invoquées et réticences).

Education aux citoyennetés :

Engagement politique et risques encourus dans des démocraties de natures différentes. Préjugés culturels et dépassement de ceux-ci. Héritage culturel et filiation.

Education aux médias : Le regard d'un enfant d'immigrés sur le pays d'origine de sa famille.

Le nouveau cinéma allemand.

singulièrement modifié sa vision du monde. Aujourd'hui, Fatih Akin assure vouloir mettre en place une trilogie cohérente : « Gegen die Wand » traitait de l'amour, « De l'autre côté » est taraudé par la mort, un troisième film traitera du Mal.

(Voir d'autres propos du réalisateur (photo) dans l'entretien publié en annexe).



« De l'autre côté » tombe à point nommé dans le débat sur l'entrée possible de la Turquie dans l'Union européenne. Car le film lance des passerelles. Il organise une circulation fluide entre deux espaces qui ont des points communs et des différences irrémédiables (l'Allemagne et la Turquie).

Aiguisé par une double culture, le regard de Fatih Akin est passionnant : loin d'être unidimensionnels, ses personnages

sont paradoxaux, à la fois ancrés dans leurs origines et tendus vers l'altérité, vers cet « autre côté » d'eux mêmes qui fait intrusion dans leur quotidien. Par bonheur, le cinéma de Fatih Akin n'a rien de cérébral, ni d'abstrait : les concepts s'incarnent dans des créatures qui donnent à voir leur idéalisme, leurs préjugés, leur mauvaise conscience.

A l'opposé du prétendu « choc des cultures », le film noue des rapports inattendus avec nos héritages culturels et familiaux. Tout en prenant en compte leurs pesanteurs, il manifeste une vivacité et une mobilité étonnante à varier les points de vue. Loin de sacrifier à un humanisme œcuménique simpliste, Fatih Akin s'emploie avec énergie à montrer que les blocages d'un moment donné ne sont pas définitifs. Les aléas du destin aident à réviser les jugements définitifs. Les contextes évoluent. Les êtres ne s'accrochent pas forcément à des valeurs inconciliables. Que le cinéaste rende crédible dans la durée une histoire passablement tourmentée manifeste sa passion pour l'étude des comportements humains. Elle irradie ici un film généreux en diable.

Objectifs

- Situer les enjeux de l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne
- Connaître les limites à l'expression des droits politiques en Turquie et dans d'autres Etats du

Moyen-Orient qui contribuent à l'immigration vers l'Europe.

- Situer les préjugés et les paramètres culturels qui compliquent l'intégration des immigrés en provenance de pays à dominante musulmane.

Pistes pédagogiques

1) Par groupes, les élèves réalisent une **recherche sur Internet** sur l'intégration de la Turquie dans l'Union européenne. On pourra d'intéresser en particulier :

- aux arguments des partisans (en Europe, en Turquie)
- aux arguments des opposants (en Europe, en Turquie)

- aux conditions fixées par l'Union européenne (respect des minorités, droits démocratiques, laïcité...)
- à la position des grandes puissances (Etats-Unis, Russie, Chine...)
- à la position personnelle de quelques leaders (Angela Merkel, Nicolas Sarkozy, etc).

Les résultats sont mis en commun et débattus en classe.

2) **S'interroger sur la position défendue par le cinéaste** dans ce dossier : est-il partisan d'une intégration dans l'Union européenne ou non ? Demander aux élèves d'étayer leurs affirmations par des éléments directement tirés du film.

On confrontera leurs conclusion à cette citation du cinéaste, tirée de « Libération » du 14 novembre :

«Je me sens une responsabilité envers la Turquie. J'ai déjà dit des choses comme "c'est mon pays", mais c'est plus compliqué que ça. Je ne sais pas si je dois appartenir à un endroit. Et je ne sais toujours pas à quel endroit j'appartiens. De quel côté dois-je me ranger ? J'aime passionnément la Turquie, je l'aime sans compromis. Et j'aime l'Allemagne sans compromis. Je les aime pour des raisons différentes, et l'amour pour une chose vous rend responsable de cette chose. Aussi, je suis féroce pour l'entrée de la Turquie dans l'Europe. C'est le seul moyen d'endiguer la montée des extrémismes qui la travaille de l'intérieur.»

3) Mettre en parallèle la Turquie d'Atatürk et la Turquie de Recep Tayyip Erdogan. Mettre en évidence l'évolution du pays.

4) Faire une recherche sur les éventuelles **restrictions à la liberté d'expression** en Turquie. De quelle nature sont-elles ? Comment sont-elles justifiées par le pouvoir en place, cas échéant ? Est-ce que ces restrictions se rapprochent des dispositions prises par d'autres Etats démocratiques dans le cadre de la lutte contre le terrorisme ?

5) **Rédiger un texte argumentatif** : l'éducation, étouffoir ou tremplin vers la liberté ?

6) Réaliser à l'échelle du collège une **exposition de photos** sur le thème : « **Moi et mon double** ». Présenter par paires des élèves issus de l'immigration avec leur meilleur-e ami-e. Les photos pourraient être assorties de textes où chacun décrit l'autre, son caractère, ses habitudes, les points communs et les différences.

Pour en savoir plus

La Turquie sur Wikipédia :

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Turquie>

Des aspects socio-économiques relevés par Le Monde diplomatique :

<http://www.monde-diplomatique.fr/index/pays/turquie>

L'Europe et la Turquie :

<http://www.ladocumentationfrancaise.fr/dossiers/europe-turquie/index.shtml>

Les minorités, la question kurde

<http://www.bibliomonde.com/donnee/turquie-question-des-minorites-116.html>

L'assassinat du journaliste Hrant Dink :

<http://www.monde-diplomatique.fr/carnet/2007-01-23-Qui-a-tue-Hrant-Dink>

Christian Georges, collaborateur scientifique,
Conférence intercantonale de l'instruction publique de la Suisse romande et du Tessin (CIIP), Novembre 2007

« Notre esprit est fait pour évoluer »



Vous avez trouvé le moyen d'aborder le thème de la mort d'une manière originale : qu'est-ce qui vous a servi de point de départ ?

Fatih Akin : - J'avais en tête l'image d'une femme, qui a perdu sa fille dans une ville étrangère. Cela renvoie au film de Costa Gavras - « Missing » - où un père recherche son fils. Il y a aussi le fait que je suis devenu père, avec toute la responsabilité que cela apporte. Pour moi, la mort et la naissance sont des choses tout à fait communes. La vie s'écoule entre les deux, c'est valable pour les hommes du monde entier. J'ai été inspiré par ces notions et j'ai voulu les comprendre un peu mieux, sous l'angle philosophique. Car ni les religions, ni les penseurs, ni nos dirigeants ne peuvent m'apporter certaines réponses.

Comment se fait-il que deux femmes meurent dans votre film et pas un homme ? Comme si c'était à elles de se sacrifier ?

Je n'avais pas encore envisagé les choses sous cet angle. Parfois, on ne sait pas trop pourquoi on fait ce qu'on fait par intuition. Je n'ai pas cherché à glorifier le sacrifice féminin. Ce n'était pas non plus par machisme, pour clouer le bec à celles qui parlent trop. C'est sans doute le film le plus féminin que j'aie fait, avec quatre femmes pour deux hommes seulement. Mais en effet, je ne crois pas au hasard et ce devait être inconscient.

Vous déclarez vouloir personnaliser les conflits, pour aller au-delà des idéologies et de la politique. Pouvez-vous développer cela ?

Aujourd'hui, vous trouvez dans n'importe quelle librairie des livres qui vous expliquent comment mener votre vie,

comment arrêter de fumer, comment faire l'amour, comment soustraire votre argent au fisc... Il y a des conseils pour tout. Les réponses dogmatiques, qu'elles viennent du communisme ou de la religion, ne me satisfont pas. Ce sont des cadres de pensée qui ont des limites et j'ai envie d'aller plus loin. Quand on pousse la porte, cela devient philosophique. Ce n'est pas un film politique, même si le cinéma est forcément politique, puisqu'il est le reflet des rapports sociaux. Mais ce sont toujours les mêmes questions. D'où venons-nous ? Où allons-nous ?

Votre actrice Hanna Schygulla dit que la mort n'est plus un tabou pour les jeunes metteurs en scène. A quoi l'attribuez-vous si vous approuvez ce qu'elle dit ?

Quand on a la chance de ne pas vivre dans un pays du Tiers Monde et quand les lois de la nature fonctionnent, ce n'est pas avant trente ans que la mort devient quelque chose de concret. J'ai maintenant 33 ans et je m'aperçois que la mort nous entoure : elle peut frapper nos voisins, nos oncles, nos meilleurs amis. Faire ce film pour moi, c'est apprendre à se faire à l'idée que la mort est une composante de l'existence. On doit vivre avec elle. Dans cette génération de l'Internet et de la globalisation, qui a vu beaucoup de films, je crois que nous avons un esprit plus ouvert. Nous voyageons davantage que nos parents. Cela nous amène à réfléchir et à comprendre que la peur est inscrite dans nos gènes. Nous savons aussi que la peur est utilisée pour manipuler les masses. Pour être élus, certains se servent de la peur.

Vos personnages évoluent beaucoup. Comment avez-vous construit cette histoire ?

Cela s'est révélé difficile ! Pas tellement au niveau de l'écriture : une fois que j'avais l'histoire en tête, ça coulait tout seul. J'étais entouré de personnes de bon conseil pour le scénario. Tout le monde l'aimait et j'ai pour la première fois réussi à pré-vendre le film avant même qu'il ne soit tourné. Je l'ai monté en suivant le scénario et ça ne fonctionnait pas du tout. Un de mes amis proches l'a vu en salle de montage et m'a dit que c'était confus, qu'on ne savait pas qui était qui... Je me

sentais frustré, doutant de mon talent. Il a fallu tout reprendre, jeter beaucoup de scènes que j'aimais – c'est comme se couper un bras parfois – pour que ces six destins fusionnent.

Le scénario original était plus linéaire ?

Oui et ça ne fonctionnait pas ainsi. Par chance, « Babel » est sorti alors que je me bagarrais avec mon montage. Et c'est ce film qui m'a fait comprendre ce qui ne marchait pas dans le mien. Je me suis rendu compte que je n'arrivais pas à susciter l'émotion du spectateur : il n'avait pas le temps de s'attacher à un personnage que je passais à un autre. Billy Wilder disait qu'un bon film c'est un bon scénario, un bon scénario et un bon scénario. C'est vrai, mais on ne tient pas encore son film à ce stade. Trouver la bonne architecture est vraiment un art et une science. Cela m'a rendu humble : je croyais connaître le cinéma, mais ce processus m'a montré que je n'y entendais pas grand-chose. J'avais été un peu présomptueux dans ma manière de tourner, avec des scènes très composées, mais qui ne me donnaient pas d'alternative au montage. Pour sauver le film, nous avons même dû tourner quelques scènes supplémentaires après le premier montage infructueux.

Lotte et Ayten ont deux manières très différentes de trouver un sens à leur vie : l'Allemande voyage en Inde, la fille turque est une militante politique. Il y a de l'ironie de votre part ?

Je ne le démens pas. Dans notre monde prétendument globalisé, il y a deux mondes : d'un côté, les enfants des pays riches peuvent aller à Goa, écouter de la techno en prenant des drogues. Ils n'ont pas à se soucier des questions d'argent, leurs parents seront là pour les aider en cas de coup dur. D'un autre côté, vous avez des pays où l'éducation est insuffisante, où la liberté d'expression est bafouée, ce qui aboutit parfois à des attentats. S'il y a de l'ironie de ma part, elle est douce. Car je me reconnais dans ces deux mondes. Ils font tous deux partie de moi-même. Le choc de ces deux mondes, vous le voyez dans les images que je cadre.

Le film peut être vu comme une passerelle entre les générations, entre l'Europe et l'Asie, entre père et fils, même à l'intérieur de soi-même...

Tout à fait. Nous n'arrêtons pas d'évoluer et de grandir. Nous sommes tous appelés à reconsidérer nos opinions. Quand on est coincés dans des schémas établis, c'est contre nature. Notre esprit est fait pour évoluer. C'est normal de penser différemment d'il y a dix ans. Regardez Dennis Hopper : il tourne « Easy Rider » dans les années soixante et on le retrouve à voter républicain ! C'est son droit. Malcolm X a aussi changé radicalement à deux reprises, à sa sortie de prison, puis au retour de La Mecque. Cela manifeste à mes yeux qu'ils sont humains avant d'être des héros. Le cinéma nous offre l'occasion de divertir et de faire réfléchir en même temps. Je me sens privilégié de pouvoir partager mes réflexions au plus grand nombre.

Quel regard portez-vous sur vos quatre premiers films ?

Je ne serais pas où j'en suis sans eux. Ce sont mes enfants, je les aime malgré leurs nombreux défauts. « De l'Autre côté » en a aussi, je pourrais vous les pointer. Mais comme disait Rainer Werner Fassbinder, on apprend grâce à nos erreurs.

Propos recueillis à Cannes (mai 2007) par Christian Georges